

Philippe  
Val

Tu finiras clochard  
comme ton Zola



Tu finiras clochard  
comme ton Zola

## Du même auteur

*Cachez cette identité que je ne saurais voir*, Grasset, 2017.

*C'était Charlie*, Grasset, 2015.

*Malaise dans l'inculture*, Grasset, 2015.

*Si ça continue, ça va pas durer. Chroniques*, Les Échappés, 2009.

*Reviens, Voltaire, ils sont devenus fous*, Grasset, 2008.

*Traité de savoir-survivre par temps obscurs*, Grasset, 2007 ; LGF, 2008.

*Le référendum des lâches : les arguments tabous du oui et du non à l'Europe*, Le Cherche Midi, 2005.

*Les Années Charlie*, avec François Cavanna, Hoëbeke, 2004.

*Bons baisers de Ben Laden*, Le Cherche Midi, 2004.

*Bonjour l'ambiance*, Le Cherche Midi, 2001.

*No problem*, Le Cherche Midi, 2000.

*Fin de siècle en solde*, Le Cherche Midi, 1999.

*Allez-y, vous n'en reviendrez pas*, Le Cherche Midi, 1994 ; J'ai lu, 1997.

Philippe Val

# Tu finiras clochard comme ton Zola

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0547-0  
Dépôt légal : 2019, janvier  
© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2019  
170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

*Les dédicataires de ce livre sont trop nombreux  
pour que je les cite. Ils se reconnaîtront.  
Je pense que, malgré son tempérament libertaire,  
ton père ne m'en voudra pas si, parmi eux,  
je tiens à mentionner les gendarmes mobiles de Perpignan,  
Lyon, Marseille, Chambéry et Nyons,  
ainsi que les officiers de sécurité du SDLP.*





## Première partie



# Chapitre I

## Sa mère

Je crois que tu as été conçu lorsque sa mère est morte. Il approchait la soixantaine quand il a rencontré sa compagne. Quelque chose en lui avait décidé de donner à celle-ci, dans sa vie, une place qu'il n'avait pas faite aux autres femmes. Les amours sont comme les empreintes digitales ou les flocons de neige. Depuis le début des temps, il n'y en a jamais eu deux semblables. Le réel ne se reproduit jamais deux fois, et c'est justement ce qui en fait cette mouvante totalité que l'on désigne par ce nom : la réalité. D'ailleurs, dans la longue liste des rencontres qui ont jalonné la vie de ton père, on trouve le nom du philosophe Clément Rosset, dont la plupart des livres – lus avec la curiosité qu'éveille une correspondance intime, comme tous les bons livres – développent cette impossibilité de la duplication du réel. À leur lecture, il s'est immédiatement senti « en famille », si l'on peut appeler « famille » le monde absurde et imprévisible postulé par le philosophe. Car cet univers dénué d'intention n'est racheté que par notre propre capacité à ressentir l'étonnement et la joie face aux accidents perpétuels qui le constituent. Évidemment, il n'est pas aisé de demeurer étonné et joyeux lorsque des tragédies envoient les bataillons de la tristesse saccager nos vies. Même Freud, exilé à Londres, apprenant les horreurs commises à Vienne par les nazis murmura entre ses gencives rongées par le cancer : « Rien ne vaut la peine d'être triste. » Mais nous y reviendrons plus tard, beaucoup plus tard, lorsque ton père découvrira les artistes et les philosophes qu'il aimera, ceux-là mêmes qui, ballottés entre les plaisirs et les douleurs, n'ont cessé

de murmurer contre la vanité de la tristesse. Pourtant, selon toute vraisemblance, elle n'a pas manqué, un jour ou l'autre, de les assiéger. Mais au moins, quelle que soit l'issue du combat, ils se sont battus pour qu'elle ne prenne pas la place. On pourra dire ce que l'on veut de ton père, il a été instinctivement fidèle à leur exemple. Ce n'est pas pour me donner plus d'importance que j'en ai, mais j'y suis pour quelque chose.

Donc, avec cette femme, il a laissé l'amour se nicher quelque part en lui où d'habitude rien ne pénétrait. Une niche où s'élabore, entre savoir et intuition, entre expérience et ignorance, des choses comme la confiance, l'humour, la mélancolie, la bienveillance, et le désir de partager *en connaissance de cause* cette fameuse réalité qu'aucune machine au monde ne reproduira jamais. Cela demandait de la part de cette femme beaucoup d'intelligence et de rapidité – et beaucoup d'avance sur lui, car elle n'avait alors guère plus de 30 ans – pour saisir au vol ce qu'il avait mis tant d'années à comprendre. Cette niche, dans laquelle il a permis l'accès à l'amour, était comme la cavité où l'innocence peut se développer, un peu comme un utérus masculin. À mon avis, sans le savoir, il a été enceint de toi avant elle. Disons, pour être plus modeste, qu'il a inconsciemment préparé ta chambre, mais sans rien faire pour qu'un jour ou l'autre elle soit occupée.

Pour simplifier, j'ai décidé d'appeler cette femme Bérénice. C'est ta mère, autant que tu le saches tout de suite. Et contrairement à ce que prétend Aragon, styliste virtuose et poète mineur du xx<sup>e</sup> siècle, Bérénice n'était pas laide, mais belle de ce genre de beauté qui rend les hommes fiers de parader à côté.

Quitte à semer la confusion, lui, je l'appellerai Philippe et c'est ton père.

Un jour de juin, Philippe est dans une chambre d'hôpital, en train de tenir la main de sa mère agonisante. Il se rend compte que tout ce qu'il a fait dans sa vie avait été pour voir ce regard bleu de mer, un peu froid, venir se poser sur lui comme le baiser d'un ange. Seul avec sa mère mourante, il le lui dit en confidence : « Tu sais, maman, bien que l'on se soit peu vus, durant

toute mon enfance, ton absence était comme une présence démultipliée, énorme... J'écoutais la musique avec toi, j'allais me promener avec toi, je partais en vacances, je me brossais les dents et les ongles pour que tu sois fière de moi, je suis devenu artiste pour t'émouvoir et te faire rire, je me coiffais avec soin avec une belle raie droite et un cran au-dessus du front pour te séduire, j'ai aimé les chiens, les chats, et tous les animaux de l'arche de Noé pour partager cet amour avec toi, je suis devenu célèbre pour que tu entendes parler de moi et que tu puisses dire à tes copines : C'est mon fils. Tu ne m'as pas élevé, c'est un fait. Mais tu m'as hissé. Je suis devenu tout ce que j'imaginais que tu voulais que je devienne. Je t'ai présenté d'innombrables femmes, pour que tu dises, avec un orgueil malicieux : Quel séducteur, mon fils... J'aurais dû succéder à mon père, boucher en gros, et je me suis retrouvé à jouer de la guitare devant des existentialistes à Saint-Germain-des-Prés. Maman, grâce à toi, je me suis bien amusé. Tu as été, sans le savoir, une mère exemplaire. Tu m'as toujours foutu la paix et si ta présence m'a manqué à peu près comme l'air manquerait aux oiseaux pour soutenir leurs ailes, tes éclats de rire, quand je te racontais ma vie, avaient l'effet d'un balancier quand j'avancais sur le fil de mon existence, tendu au-dessus du vide de la vie et de la mort. »

Était-elle consciente ? Sans doute, un peu. Ce doit être héroïque de penser à autre chose qu'à la mort quand la mort plane et déclare : « Tu ne peux plus douter. C'est la fin. » De temps en temps, elle serrait la main de Philippe, à certains mots, ou seulement à certaines inflexions de voix... Il était paniqué à l'idée qu'elle panique. Il appelait les infirmières pour s'assurer qu'elle était bourrée de tranquillisants, d'euphorisants, bref, de produits qui transforment l'enfer en partie de canotage, en juin, sur la Marne, quand le vin rosé et le soleil vous plongent dans la rêverie somnolente d'une partie de campagne juste avant que Tchekhov n'y instille les éléments du drame. Philippe pense que Tchekhov est le plus grand auteur russe. C'est celui qui l'a

fait le plus rire et pleurer, celui qui, secrètement, peut-être à cause de *La Dame au petit chien*, lui parlait le mieux de sa mère.

Bérénice est entrée dans la chambre et lui a longuement parlé. Je ne sais pas ce qu'elle lui a dit. Des choses de femmes, qui rafraîchissent la peau et la parfument, mais qui, contrairement aux produits cosmétiques, pénètrent profondément dans le corps. Puis ton oncle Claude, qui veillait sur sa mère comme un grand frère sur une sœur désespérée, est entré à son tour dans la chambre. Par la grande fenêtre pleine de soleil brûlant, on voyait tourbillonner des mouettes qui criaient leur adieu à la Dame au petit chien.

Philippe est allé téléphoner à ses autres frères pour leur dire : « Venez vite, maman est mourante. » Mais à sa grande surprise, il n'arrivait pas à prononcer ces mots. Il ne s'y attendait pas, mais sa gorge était victime d'un étranglement absolument inhabituel, surtout quand il s'agissait de parler de la famille avec ses frères. D'ordinaire, c'était l'ironie virile qui donnait le ton. Là, c'était la catastrophe. Les sanglots montaient comme des bulles de scaphandrier, inévitables, incontrôlables, pour crever à la surface comme l'âme des chiens. C'était comme si seul son cerveau restait ignorant de la mort de sa mère. C'est si difficile de saisir la réalité au moment où elle se manifeste. On est tellement habitué à rêver à autre chose, à croire autre chose, à faire autre chose, à espérer autre chose, à vouloir comprendre autre chose, à être convaincu que l'on regarde quelque chose ailleurs, alors qu'on ne regarde rien nulle part.

Elle est morte dans l'après-midi. Il a repris l'avion à Montpellier avec Bérénice. Claude est resté pour préparer les funérailles. Ils sont revenus à Sète deux ou trois jours après pour la crémation. Dans le funérarium, il y avait les trois frères de ton père, et quelques personnes, des amis de leur mère, des jeunes, des vieux, des voisins qui l'aimaient beaucoup et qui, visiblement, avaient le cœur brisé. Il faut dire que c'était une séductrice, pleine de charme, rieuse et mélancolique. Dans la petite salle, sur un écran, on projetait des images que le réalisateur avait

dû concevoir défoncé au jus de légumes bio, accompagnées d'une musique planante... À la fin de ces quelques misérables minutes, Philippe a fait un petit discours, en essayant de toutes ses forces de ne pas laisser sa voix s'étrangler. Mais évidemment, j'étais là pour le soutenir. Il a pris une respiration professionnelle – comme tu sais, il a été chanteur –, puis il a dit : « Avant la guerre, pendant le Front populaire, notre mère adorait aller danser dans les bals, et surtout sur les musiques de Charles Trenet. "Que reste-t-il de nos amours ?" était une de ses chansons préférées. Si vous voulez, nous allons la chanter ensemble. » Et, tant bien que mal... *Que reste-t-il de ces beaux jours ? / Une photo, vieille photo de ma jeunesse / Bonheur fané, cheveux au vent / Baisers volés, rêves mouvants / Que reste-t-il de tout cela ? Dites-le-moi...*

Il a bien cru qu'il n'irait pas jusqu'au bout du refrain, qu'il avait préjugé de ses forces, qu'il n'aurait jamais dû se lancer dans l'escalade de cet Himalaya, mais il a tenu bon. Professionnel. Comme elle aimait qu'il soit quand il chantait.

Dans un tiroir, chez elle, ils ont trouvé ses dernières volontés : « Je veux que mes cendres soient dispersées au vent. » Avec l'accord de ses frères, Philippe a pris l'urne, l'a emmenée jusque dans une petite prairie en contrebas de sa maison de la Drôme et, à l'ombre d'un bois de chênes où les chevreuils, les sangliers, les oiseaux et les écureuils exercent une domination sans partage, ils ont dispersé les cendres. Si tu veux savoir où est ta grand-mère, elle est là. Là où, pendant tes vacances, tu remplis l'espace de ta joie de vivre et de tes chagrins d'enfant. Dans un rond de pierre, à deux pas du soleil qu'elle aimait tant, elle repose en attendant que tu viennes lui rendre visite, quand tu auras l'âge de penser à ce genre de chose.

Quelque temps après la dispersion des cendres, Bérénice, avec un mélange d'angoisse et d'étonnement, apprit à Philippe qu'elle était enceinte. Comme il était arrivé jusqu'à un âge avancé sans avoir eu l'intention de procréer, elle pensait soit qu'il la quitterait si elle te gardait, soit qu'il faudrait qu'elle avorte. Mais comme la vie est imprévisible, rien de tout cela n'est arrivé et tu es né